



HAL
open science

Mise en question de la maternité dans la construction des identités féminines pendant le conflit armé interne au Pérou (1980-2000)

Mónica Cárdenas Moreno

► **To cite this version:**

Mónica Cárdenas Moreno. Mise en question de la maternité dans la construction des identités féminines pendant le conflit armé interne au Pérou (1980-2000). Travaux & documents, 2020, Construction et déconstruction des identités : entre le corporel et le symbolique, 55, pp.77-87. hal-03124757v2

HAL Id: hal-03124757

<https://hal.science/hal-03124757v2>

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mise en question de la maternité dans la construction des identités féminines pendant le conflit armé interne au Pérou (1980-2000)

MÓNICA CÁRDENAS MORENO
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
MONICA.CARDENAS-MORENO@UNIV-REUNION.FR

INTRODUCTION

Notre objectif est de réfléchir à la représentation littéraire des femmes dans un contexte de guerre interne grâce aux romans de la mémoire historique au Pérou. Pour pouvoir organiser ma réflexion je vais développer deux grands axes. Le premier : la représentation des femmes victimes à travers une voix autoritaire, celle de l'agresseur. Je vais vous présenter, dans cette première partie, les romans qui parlent des paysannes violentées et d'une maternité non désirée. Le deuxième axe porte sur la représentation des femmes à travers les voix des propres femmes qui s'interrogent sur leur descendance, leurs liens familiaux et qui depuis différentes perspectives problématisent la maternité.

Après 12 ans de dictature militaire au Pérou¹ (1968-1980) démarrent les actions violentes du Parti Communiste Péruvien Sentier lumineux (PCP-SL) qui, en 1980, déclara la guerre à l'État. Sous les deux gouvernements démocratiques qui ont suivi, les actions subversives se sont multipliées et ont élargi leur champ d'action depuis la *sierra* sud du pays, en particulier le département d'Ayacucho, foyer du conflit qui a connu le plus grand nombre de victimes, vers d'autres régions du pays. Pour sa part, l'État a réagi avec plus de violence, à travers une normalisation progressive des crimes et une politique d'impunité. La terreur infligée a laissé derrière elle le chiffre alarmant de 70 000 victimes selon le rapport de la Commission de la Vérité et Réconciliation Nationale (CVR) présenté en 2003. Ces victimes, qui résultent de la confrontation entre les Forces Armées et les deux groupes subversifs, le PCP-SL et le MRTA, nous font penser à un ethnocide, puisque « sur quatre victimes, trois étaient des paysans dont la langue maternelle était le quechua »², la partie de la population historiquement ignorée par l'État.

De la sociologie et des études culturelles sont nés des concepts pour comprendre comment les Andins s'insèrent dans l'imaginaire national. Ainsi,

¹ Divisée dans deux périodes : la première sous le gouvernement du Général Juan Velasco Alvarado et la deuxième sous celui du Général Francisco Morales Bermúdez.

² Comisión de la Verdad y Reconciliación, « Prefacio », *Informe final*, <http://www.cverdad.org.pe/ifinal/>, p. 13. Toutes les citations des sources principales sont issues des textes originaux en espagnol et ont été traduites par l'auteur de cet article.

Rocío Silva-Santisteban utilise l'expression « ordures symboliques » pour expliquer leur exclusion, causée par le mépris ; pour elle c'est :

[...] une façon d'organiser l'Autre comme un élément résiduel d'un système symbolique, dans ce cas la nation péruvienne, en construisant une représentation qui produit du dégoût. Ce dégoût devient une forme de rejet de l'altérité et de cohésion des semblables, basée sur une proposition de hiérarchisation des différences³.

La systématisation de cette marginalisation est à l'origine de la construction de ce que Gonzalo Portocarrero appelle une « mémoire blessée », c'est-à-dire la difficulté de construire un imaginaire national qui respecte les différences dans un contexte de post-conflit :

Dans notre pays, ce sont les souvenirs blessés qui prédominent, l'histoire officielle étant loin de représenter cette « histoire juste » dans laquelle les Péruviens pourraient se retrouver en tant que compatriotes-citoyens. Il n'y a pas encore eu un tel « vrai présent » dans lequel, à partir d'une communion égalitaire, il serait possible d'échanger des souvenirs et d'élaborer une histoire de reconnaissance mutuelle qui permettrait d'adoucir les antagonismes sociaux⁴.

Selon le rapport de la CVR pendant le conflit 7 500 femmes ont été victimes de disparitions forcées, tortures, et crimes extrajudiciaires. 85% de ces femmes étaient d'origine rurale et 73% avaient comme langue maternelle le quechua. Parmi les victimes tuées et les survivants, on ne connaît pas encore la quantité exacte des femmes qui ont souffert, de la part de deux forcées en présence, de violences telles que : la prostitution forcée, l'union forcée, l'esclavagisme sexuel, des avortements et des grossesses forcés, ainsi que systématiquement des viols.

Comme conséquence d'une inégalité de genre ancrée dans la société et dans ses institutions, une grande partie de la violence faite aux femmes est invisible et émerge de différentes manières. Ainsi, par exemple, entre 1996 et 2000, le gouvernement d'Alberto Fujimori met en place un programme de santé

³ Rocío Silva-Santisteban, « Mujeres, memoria y violencia. Testimonios ante la CVR de dos participantes del conflicto armado peruano 1980-2000 », *Dando cuenta. Estudios sobre el patrimonio de la violencia política en el Perú (1980-2000)*, Lima, PUCP, 2016, p. 188.

⁴ Gonzalo Portocarrero, « Perú, el país de las memorias heridas : entre el (auto)desprecio y la amargura », *Memorias en conflicto. Aspectos de la violencia política contemporánea*, Lima, Instituto Francés de Estudios Andinos, 2004, p. 36.

reproductive et de planification familiale qui a eu pour résultat la stérilisation de 300 000 femmes contre leur gré⁵.

De plus, pour élargir les conséquences néfastes de la guerre sur les femmes, il est important de rappeler ce qu'Elizabeth Jelin signale dans *Los trabajos de la memoria* (*Les travaux de la mémoire*) sur la place des femmes dans des conflits armés sud-américains :

Compte tenu du système de genre dans les relations familiales, en plus d'être des victimes « directes », les femmes étaient des victimes « indirectes », et c'est dans ce rôle qu'elles sont le plus souvent considérées : comme des proches de victimes – principalement des mères et des grands-mères ; des épouses, des sœurs, des filles, des petites amies. En prenant les hommes en otage, le système répressif a affecté les femmes dans leurs rôles familiaux et de parenté, c'est-à-dire au cœur de leur identité traditionnelle de femmes et d'épouses. À partir de ces positions, et comme un mécanisme pour pouvoir survivre et supporter leurs obligations familiales, les femmes ont mobilisé un autre type d'énergie, basé sur leurs rôles familiaux « traditionnels », ancrés dans leurs sentiments, dans l'amour et dans l'éthique des soins, une logique différente de la politique⁶.

Dans ce contexte, plusieurs questions se posent sur la manière dont le discours littéraire intervient dans la période du post-conflit, où les contradictions sociales qui l'ont engendré sont encore agissantes. Avant tout : à travers quelles stratégies la littérature a-t-elle fictionnalisé la violence ? Quel est le rapport entre la production littéraire, en tant que production culturelle d'élite, et les groupes subalternes affectés pendant et après le conflit, notamment les femmes ?

Au sein du corpus consacré à cette thématique, nous distinguons deux perspectives : la première qui donne la parole à un protagoniste-agresseur et la deuxième aux femmes. Nous allons nous concentrer surtout dans cette deuxième perspective, car elle représente un effort pour construire une mémoire alternative grâce à la déconstruction de la catégorie d'« ordures symboliques » dont souffrent leurs personnages andins et particulièrement les femmes andines.

LA VOIX AUTORITAIRE

Après la publication du rapport de la CVR, un groupe d'écrivains péruviens s'est intéressé à la représentation du conflit. Ces romans ont été rapidement incorporés dans le canon de fictions sur la violence, puisqu'ils ont été

⁵ Voir Alejandra Ballón, *Memorias del caso peruano de esterilización forzada*, Lima, Fondo Editorial de la Biblioteca Nacional del Perú, 2014.

⁶ Elizabeth Jelin, *Los trabajos de la memoria*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 2002, p. 104.

publiés par des maisons d'édition espagnoles, ce qui contribue à leur diffusion sur le continent, garantit les rééditions, promeut les prix et les traductions. Parmi les plus cités : *Lituma en los Andes* [*Lituma dans les Andes*] (Prix Planeta en 1993) de Mario Vargas Llosa, *La hora azul* [Avant l'aube] (Prix Herralde en 2005) de Alonso Cueto, *Abril rojo* [Avril rouge] (Prix Alfaguara en 2006) de Santiago Roncagliolo, *Un lugar llamado Oreja de Perro* [Un lieu nommé Oreille-de-Chien] (finaliste du Prix Herralde et publié par Anagrama en 2008) d'Iván Thays.

Tous ces romans nous montrent des personnages narrateurs citadins éloignés du conflit. Pour des raisons professionnelles ou personnelles, ils se déplacent à Ayacucho, au centre du conflit. Dans *La hora azul*, il s'agit d'un avocat de Lima qui voyage pour découvrir le passé de son père ; dans *Abril rojo*, le protagoniste est le procureur adjoint, Chacaltana, qui avait grandi et travaillé à Lima jusqu'à ce qu'il soit envoyé à son Ayacucho natal ; dans *Un lugar llamado Oreja de Perro*, le protagoniste est un journaliste liménien qui voyage avec la mission d'écrire une chronique sur la visite du président dans un village d'Ayacucho qui donne le titre au roman.

Le voyage, involontaire dans la plupart des cas, les confronte à une réalité inconnue qui les intrigue et les horrifie en même temps. Dans certains de ces romans, la relation avec ce nouvel espace est une relation de rejet et dans d'autres la rencontre devient séduction, mais dans tous les cas, les protagonistes gardent une distance significative par rapport à cet univers, comme si la compréhension ou l'identification n'était pas possible. La relation avec le nouvel espace est symbolisée par des rencontres violentes avec des jeunes femmes.

Dans *La hora azul*, le protagoniste, Adrián Ormache, vit une courte histoire d'amour avec Miriam, une victime de la guerre et du père d'Adrián l'un des bourreaux-militaires. C'est au travers de Miriam qu'il rencontre pour la première fois un père avec qui il n'a pas grandi : « La lettre de Vilma Agurto avait été le billet pour un voyage indéfini vers la région enchantée du mal, le royaume que mon père et Miriam habitaient, une grande pièce hantée par des bruits que traversaient leurs bourreaux et les militaires »⁷. Malgré cette approche, Adrián n'abandonne pas ses privilèges et réussit à récupérer l'amour et la complicité de sa famille (épouse et filles) ainsi que sa bonne réputation dans son cabinet d'avocats. Après le suicide de Miriam, qui n'a pas pu surmonter les traumatismes de son passé et qui avait eu un fils avec le père d'Adrián, il se contente d'aider économiquement le jeune orphelin sans l'intégrer à sa famille.

Dans *Abril rojo*, Chacaltana se sent accablé par ses supérieurs et les morts qui l'entourent sans savoir exactement à quoi il fait face. Dans cet état d'impuissance, il finit par violer Edith, sa seule confidente, une jeune travailleuse qui a perdu ses parents accusés de terrorisme et tués par des policiers.

Dans *Un lugar llamado Oreja de Perro*, le protagoniste est sous le charme de Jasmine, une jeune femme dont la mère a été enlevée, violée et torturée par les

⁷ Alonso Cueto, *La hora azul*, Barcelona, Anagrama, 2005, p. 271.

militaires et qui a elle-même subi des violences militaires. Mais quand le journaliste rentre à Lima, il l'oublie : « Est-ce que je veux vraiment sauver Jasmine ? Non, je ne veux pas faire ça. Je ne la connais même pas, je ne sais pas qui elle est, je ne suis pas responsable d'elle »⁸.

LES VOIX DES FEMMES

La militante de Sentier Lumineux qui abandonne sa famille

Un *corpus* de romans peu connu en dehors des frontières du pays est en train de se construire dans le contexte du *boom* de la littérature écrite par des femmes dans le monde hispanique. *La sangre de la aurora* [Le sang de l'aurore] de Claudia Salazar (2013) a été publié pour la première fois par la maison édition Animal de Invierno à Lima. Le roman se divise en segments courts non numérotés dans lesquels s'entremêlent trois histoires. Ces histoires privilégient la seconde personne sans narratrice spécifique, et génèrent l'effet d'un monologue intérieur. C'est ainsi que les parcours de trois femmes sont racontés : Marcela, une institutrice qui quitte sa famille pour rejoindre les rangs du PCP-SL, Modesta, une paysanne dont la maison est détruite par l'arrivée de la terreur militaire et des membres de PCP-SL, et Melanie, une journaliste liménienne aisée qui ne partage pas l'indifférence de son entourage face à la violence vécue dans la sierra, et décide donc de se rendre à Ayacucho pour « dépeindre » la vérité. Son expérience sera traumatisante non seulement par ce qu'elle verra, mais surtout par ce qu'elle aura à vivre : elle subit un viol qui est décrit avec les mêmes paroles que celles de la paysanne Modesta. Toutes ces femmes d'origines, d'idéologies et de métiers différents sont également touchées par la guerre.

L'aurore est un terme polysémique qui représente la femme (c'est un prénom de femme), la couleur du sang, mais aussi un état temporaire : un état liminaire entre ce qui meurt et ce qui naît. Nous pouvons donc voir les trois protagonistes comme trois aurores dont les personnalités, les consciences et les destins traversent un processus de transformation extrême, dû au traumatisme. Elles arrivent à reconstruire leurs vies grâce à une pratique solidaire de partage de leurs histoires et de libération de leur parole.

Dans *Le sang de l'aurore*, les mauvais traitements infligés aux femmes dans le contexte de guerre ne font pas de distinction entre leurs conditions socio-culturelles et leurs différentes positions politiques, et les éléments qui unissent les destins des protagonistes sont mis en évidence. Ce processus commence par la ressemblance de leurs propres prénoms qui commencent par M (comme *mujer* [femme]). Marcela, membre de Sentier Lumineux ; Melanie, la journaliste ; et Modesta, la paysanne. Il se poursuit à travers l'exploration (malgré la brièveté de ce roman de 88 pages) de facettes qui dépassent les stéréotypes auxquels nous

⁸ Ivan Thays, *Un lugar llamado Oreja de Perro*, Barcelona, Editorial Anagrama, 2008, p. 211.

sommes habitués : la terroriste sanguinaire, la journaliste liménienne indifférente et la paysanne soumise ; l'auteur nous dévoile un contexte complexe où la subalternité et la sororité féminines sont mises en évidence.

Ainsi, par exemple, Marcela n'est pas seulement représentée comme militante. À travers ses monologues, nous connaissons différents moments de sa vie, ce qui nous permet de la voir comme victime d'une éducation traditionnelle et d'une société patriarcale qui étouffe son désir de liberté et de justice sociale. Depuis sa prison, elle se met à raconter une histoire qui mélange différents temps : sa vie d'avant son engagement au PCP-SL, les années de clandestinité et de lutte armée, et le présent en prison. Comme beaucoup de membres du PCP-SL, elle était enseignante de classe moyenne, intéressée dès son plus jeune âge par la lecture et par des personnages littéraires féminins comme Sainte Thérèse d'Avila, mais dont la formation est freinée par un père qui ne voit aucun intérêt à éduquer une femme. Marcela se marie et a un enfant, mais ni le mariage ni sa fille, ni son contact avec d'autres femmes qui vivent dans des conditions difficiles ne la satisfont ; au contraire, ils l'invitent à faire un pas vers une vie révolutionnaire. Elle quitte son mari et sa fille : « Il ne me reste que deux armes : ma patience et mon silence »⁹. Ainsi, elle utilise deux qualités traditionnelles comme outils de subversion au sein de ce que le groupe subversif lui propose. Elle en fera partie et va croire à la dimension héroïque de ses actions, elle ne se conforme pas jusqu'à devenir la deuxième du groupe : Camarade Dos.

À la fin du roman, l'unité des trois femmes est réactivée comme une nécessité pour faire face à la douleur. Marcela signe l'accord de paix, Modesta s'échappe et se réfugie dans une maison de tisseuses et Melanie part à Paris rencontrer le peintre Daniela, son amant. Toutes ces fins peuvent être résumées à travers l'acte de tisser comme métaphore de la construction d'un discours féminin, d'une mémoire féminine. Le roman se termine donc par une polyphonie de la douleur, de la vengeance comme instrument du travail mémoriel. Le « krach » des coups et humiliations produits par les organisations de violence masculine est confronté à un nouveau son, le « chac » de l'acte de tisser : « [...] chac rappelle-toi nous vivons beaucoup le fil nous vivons crions un autre fil nous vivons de nombreuses voix tant de voix trop de tout »¹⁰.

La perte de l'enfant à cause du mépris social

La voluntad del molle [*La volonté du molle*] est passé presque inaperçu en 2006 lorsqu'il a été publié pour la première fois dans une maison d'édition locale. Grâce à l'édition commémorative du Fondo de Cultura Económica, en 2016, il est aujourd'hui largement diffusé. Le roman nous parle de la recherche du frère *senderista* par la narratrice, Elena. Le roman étend la notion de victime de

⁹ Claudia Salazar, *La sangre de la aurora*, Lima, Animal de invierno, 2013, p. 13.

¹⁰ *Ibid.*, p. 87.

la guerre non seulement aux personnes qui se sont retrouvées entre les deux feux du conflit, mais aussi à celles qui ont été séduites par le discours révolutionnaire qui offrait une forme de vengeance contre la violence inhérente à une société inégalitaire. Ce frère avait été arraché à la naissance des bras de sa mère par ses grands-parents racistes, car le père était un Indien.

Dans la recherche du frère, la narratrice convoque un chœur de voix féminines marginalisées : les paysannes de langue quechua, les adolescentes maltraitées, les afro-péruviennes, les domestiques travaillant dans des conditions de semi-esclavage.

L'histoire se situe dans la ville de Cuzco dans une période post-conflit, à peu près en 2004. La narratrice protagoniste, Elena, est une anthropologue de 30 ans qui vit avec sa sœur dans la maison paternelle remplie de souvenirs après la mort de sa mère. Le roman raconte comment, à travers des interviews, des visites et grâce aux informations qu'elles trouvent dans un coffre où leur mère a conservé lettres, photos et feuilles de journaux, Elena reconstitue une partie de l'histoire familiale : sa mère était tombée amoureuse d'un pauvre homme au nom d'origine indigène, que sa famille rejette. Les grands-parents enlèvent le bébé du couple et le remettent à une famille de paysans démunis. La mère reconstruit sa vie malgré cette douleur : elle épouse un homme que ses parents approuvent et a deux filles, mais elle vit une vie parallèle dans laquelle elle garde contact avec son premier amant et fait tout ce qui est en son pouvoir pour sauver son fils aîné (Javier).

Quand Javier est finalement libéré par son père, Alejandro, il a six ans et porte des traces de malnutrition, de sévices physiques et sait à peine parler. La difficulté de la réinsertion d'Alejandro, son amant, dans une activité économique (après le temps qu'il a passé en prison à cause d'une accusation injuste des grands-parents d'Elena) rend la guérison de Javier plus difficile. Il souffre en raison de ses premières années difficiles, mais aussi à cause du stigmate lié au fait de porter les noms de famille de ses parents adoptifs : Huamán Quispe, deux des noms indigènes les plus fréquents au Pérou. Dans ces conditions, Javier devient le camarade Arnulfo, membre du PCP-SL. D'abord la mère, puis après sa mort Elena assument le sauvetage de Javier comme deux Antigones.

L'une des formes les plus évidentes de ségrégation de la culture andine est le stigmate de sa langue la plus répandue : le quechua. Bien que la ville de Cusco soit l'une des villes les plus représentatives des Andes péruviennes pour avoir été l'un des principaux centres d'administration de l'ancien Empire du Tahuantinsuyo (Inca), ses classes aisées ne l'enseignent pas aux générations suivantes, de sorte qu'Elena ne connaissait pas la langue et n'avait pas remis en question ni le fait de la parler ni de la comprendre. Ce n'est que lorsqu'Elena rencontre Matilde qu'elle se rend compte qu'elle doit passer par un interprète pour communiquer : « Il a fallu que ce moment arrive pour que je réalise à quel point cet éloignement que j'avais choisi m'empêchait de communiquer avec

l'une des rares personnes, peut-être la seule, qui pouvait m'expliquer d'où je venais, qui j'étais »¹¹.

Dans la mort de Javier, avant la mutilation de ses membres, il y avait eu une mutilation symbolique qui le séparait de ses parents à cause de l'origine indigène du père. Elena s'identifie à la ségrégation subie par Javier sur la base de soupçons concernant ses propres origines. D'abord la couleur de sa peau et ses yeux bridés, comme ceux de Javier, puis la coïncidence entre la date probable de sa conception et une rencontre clandestine entre sa mère et Alejandro, suscitent ces soupçons : « Là encore, devant le miroir, je me trouvais inconfortablement semblable à l'amant de ma mère »¹². Après cela, le traitement différentiel qu'elle a connu dans son enfance est renouvelé. Elle se souvient, par exemple, qu'à l'école elle voulait représenter un ange, mais qu'elle n'a jamais été choisie pour un tel personnage, et qu'en réponse à sa protestation, un de ses camarades de classe s'écria un jour : « Y a-t-il des anges avec le visage d'un Indien ? [...] Les petits anges sont toujours blancs, comme moi »¹³. Avec cette mémoire vive, découvrir l'histoire de la discrimination subie par son frère c'est comme explorer ses propres blessures. La vulnérabilité sociale de Javier résidait dans ses noms de famille, Huamán Quispe :

Mon frère avait les deux noms quechua les plus répandus au Pérou. Pour la même raison, ils étaient aussi les noms de famille les plus souvent mentionnés dans les blagues sur les Indiens avertis, maladroits et naïfs, que j'avais entendues de la bouche de mes amis tout au long de ma vie. Aucun d'entre nous, peu importe les traits andins de nos visages, de nos coutumes ou de notre accent lorsque nous parlions espagnol, ne s'était jamais senti Indien. Le fait même de supposer que nous étions des *mestizos* était quelque chose qui nous étouffait, qui produisait des rougissements, des brûlures¹⁴.

Comme dans la plupart des romans sur la violence, la narratrice n'est pas la protagoniste directe de la guerre, mais plutôt celle qui enquête sur le passé. Dans le roman de Pacheco, elle parvient à déconstruire la frontière symbolique entre les héritiers des anciens dominateurs et les dominés ou à déconstruire cette fausse représentation du pays divisé en deux.

¹¹ Karina Pacheco, *La voluntad del molle*, Lima, Fondo de Cultura Económica, 2016, p. 173.

¹² *Ibid.*, p. 115.

¹³ *Ibid.*, p. 177.

¹⁴ *Ibid.*, p. 196.

LE DÉNI DE LA MATERNITÉ

Le roman que nous allons traiter dans cette partie développe la thématique de la guerre comme toile de fond des drames familiaux. La narratrice protagoniste de *Las orillas del aire* [*Les frontières de l'air*] se souvient de sa jeunesse sans être pleinement consciente de ce qui se passait dans le pays, mais elle évoque comment cette période et les protestations contre le processus de pacification mené par Alberto Fujimori ont progressivement éveillé sa conscience politique. Dès lors, tout dans l'histoire de sa famille aura aussi une signification politique.

Las orillas del aire raconte à la première personne la recherche entreprise par Rada Ruiz, une jeune archéologue, dans son passé familial. Le crépuscule de la vie de son père et la rencontre fortuite d'une tombe l'amènent à s'interroger sur une histoire qu'elle avait entendue depuis son enfance : la mort mystérieuse de sa grand-mère paternelle, Aira/Ayda Rado de Ruiz, qui serait survenue lorsque son père était enfant et qui lui a causé de terribles conséquences psychologiques. Au milieu de ces enquêtes, la protagoniste découvre que sa grand-mère ne s'était pas noyée devant ses deux enfants, mais qu'elle avait simulé sa propre mort pour fuir un mari autoritaire et violent, elle avait quitté Cuzco pour la forêt (Erabamba) où elle avait vécu une nouvelle vie pendant quarante ans avec un autre homme.

Lorsque les véritables circonstances de la mort de la grand-mère sont évoquées, le conflit est très présent et réapparaît comme une menace lorsque Rada se rend dans la forêt. Ce voyage dans un petit village d'Amazonie se présente comme un voyage dans le passé, elle voit des drapeaux rouges qui flottent et lui coupent le souffle. Elle découvre aussi que la mort de sa grand-mère s'est produite à la suite d'un arrêt cardiaque, à cause des menaces des groupes subversifs en 1986.

Rada a hérité du prénom de sa grand-mère et avec celui-ci du poids de l'histoire de cette femme forcée à vivre loin de ses enfants. Le présent de l'histoire se situe approximativement en 2013 et grâce à plusieurs analepses nous accédons à différents moments du passé : ses études d'archéologie, la relation avec le père, sa relation de jeunesse avec Patricio, son mariage actuel avec Emilio et l'absence des enfants. Le fantôme de l'incapacité d'avoir des enfants réapparaît symboliquement lorsqu'il se rapproche de l'histoire de sa grand-mère, comme un ancrage dans le passé : « ... et Emilio et moi étions sans avoir pu avoir d'enfants, désolés dans le cœur de la Terre »¹⁵. Cette recherche de la vérité, cette arrivée au cœur de la terre lui montre aussi l'impossibilité d'avoir des enfants comme une métaphore d'une terre qui ne produit plus après la guerre.

Dans les romans de Karina Pacheco, des métaphores faisant allusion à la nature sont toujours présentes et articulent l'ensemble du texte : où finit l'eau et

¹⁵ Karina Pacheco, *Las orillas del aire*, Lima, Seix Barral, 2017, p. 203.

où commence l'air ? Les frontières sont considérées comme étant celles séparant la vie et la mort, tout autant que celles séparant les générations. Où/quand une génération finit-elle et une autre commence-t-elle ? Quelles histoires de nos ancêtres répétons-nous sans nous en rendre compte ?

Le déni de la maternité est aussi traité dans d'autres romans de publication récente au Pérou, par exemple dans *Los espejos opacos* [*Les miroirs opaques*], publié en 2018 par Christiane Félip-Vidal, écrivaine franco-péruvienne. Les protagonistes du roman sont un couple de jumeaux, fille et garçon, qui grandissent au milieu du conflit et découvrent pendant leur enfance que leur père faisait partie du Sentier Lumineux. Sa prison et la précaire santé mentale de leur mère marquera leurs vies d'adultes solitaires et sans descendance.

CONCLUSION

Le regard de genre que déploient les romans *La sangre de la aurora*, *La voluntad del molle* et *Las orillas del aire* nous permet de récupérer des voix marginalisées et enfermées sous la dénomination « ordures symboliques ». Grâce à une recherche anthropologique mise en place par la narratrice, dans le cas de *La voluntad del molle*, et dans celui de *La sangre de la aurora*, à travers la représentation de la rupture du langage comme symbole de la violence sur les corps féminins, les deux romans proposent de recomposer le tissu social démembré résultant du conflit armé interne pour lequel il a fallu invoquer des voix différentes : domestiques, femmes quechuas, parents des disparus, militantes du PCP-SL, paysannes, journalistes, femmes au foyer. Les mécanismes de récupération de leurs voix confondent leurs conditions andines, urbaines ou afro-péruviennes et finissent par déconstruire le piège de la nation cloisonnée, d'un côté les *criollos* et de l'autre les Andins, dans lequel sont tombés beaucoup de romans canoniques sur la violence. Nous croyons que les romans de Salazar et Pacheco peuvent être lus, suivant cette tradition, comme de nouvelles manières d'annuler symboliquement les frontières qui divisent l'intérieur du pays, mais également comme une volonté de réconciliation sociale prise en charge par les survivantes du conflit.

La guerre met en évidence l'utilisation du corps de la femme comme un réceptacle des pulsions sexuelles masculines fortement exacerbées par la violence du contexte. Les romans ont suivi cette perspective de subordination des corps et de la parole des femmes dans les romans les plus internationalisés, cependant, il y a, depuis plus d'une décennie, des femmes écrivaines qui prennent la parole et dénoncent les abus en construisant des récits mémoriels. Dans ce contexte, la maternité n'est pas qu'une filiation, c'est aussi un lien avec son entourage : maternités forcées, maternités niées et dénis de maternités montrent différentes conséquences des violences au milieu d'une guerre déclaré ou d'une fausse paix.

BIBLIOGRAPHIE

- BALLÓN A., *Memorias del caso peruano de esterilización forzada*, Lima, Fondo Editorial de la Biblioteca Nacional del Perú, 2014.
- CUETO A., *La hora azul*, Barcelona, Anagrama, 2005.
- FÉLIP-VIDAL C., *Los espejos opacos*, Lima, Planeta, 2018.
- JELIN E., *Los trabajos de la memoria*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 2002.
- PACHECO K., *Las orillas del aire*, Lima, Seix Barral, 2017.
- , *La voluntad del molle*, Lima, Fondo de Cultura Económica, 2016.
- PORTOCARRERO G., « Perú, el país de las memorias heridas : entre el (auto)desprecio y la amargura », *Memorias en conflicto. Aspectos de la violencia política contemporánea*, Lima, Instituto Francés de Estudios Andinos, 2004, p. 35- 49.
- RONCAGLIOLO S., *Abril rojo*, Madrid, Alfaguara, 2006.
- SALAZAR C., *La sangre de la aurora*, Lima, Animal de invierno, 2013.
- SILVA-SANTIESTEBAN R., « Mujeres, memoria y violencia. Testimonios ante la CVR de dos participantes del conflicto armado peruano 1980-2000 », *Dando cuenta. Estudios sobre el patrimonio de la violencia política en el Perú (1980-2000)*, Francesca Denegri, Alexandra Hibbet, coord., Lima, PUCP, 2016, p. 187-209.
- THAYS I., *Un lugar llamado Oreja de Perro*, Barcelona, Editorial Anagrama, 2008.
- UBILLUZ J. C., « ¿Nuevos subalternos? ¡No en la nación cercada! Del "Informe sobre Uchuraccay" de Mario Vargas Llosa a Madeinusa de Claudia Llosa », *Iberoamericana*, X, n°37, 2010, p. 135- 154.
- Comisión de la Verdad y Reconciliación, *Informe final*, 2004, <http://www.cverdad.org.pe/ifinal/index.php> [consulté le 23 septembre 2020].